

LE MARTYRE D'UNE MERE

Première Partie

OU JEAN BOUSCAT SE DECIDE A PARLER (suite)

Ah!... Du coup le patron va me flanquer la porte... Et mes chevaux qui n'ont ni mangé ni bu

Jules Drean le calma d'un geste. — Vos chevaux ont eu tout ce qu'il leur faut dit-il.

Le cocher regarda son interlocuteur d'un air de plus en plus ahuri.

— Et qui est-ce qui leur a donné à manger et à boire, demanda-t-il?

— Oh! répliqua le docteur... — Oh? Monsieur! que vous êtes bon!... Comment vous remerciez-vous?

— En attendant tout de suite, afin que personne ne s'aperçoive de votre absence.

— Ainsi, reprit le domestique, mes chevaux ont mangé?

— Oui.

— Ils ont bu?

— Oui? — Où? — Dépêchez-vous, ou M. Martray va s'apercevoir de quelque chose. Allez! filez!

On comprendra de reste, l'ivrogne, à peine remis sur pied, n'hésita point une seconde et courut à ses chevaux. Il ordonna un dernier coup de brosse pour lustrer la croupe des percheronnes, un coup de peigne pour démêler leurs longues crinières, et s'empressa de les garnir. D'ailleurs, il n'avait pas trop de temps. La porte de l'écurie venait de s'ouvrir et Jean Bouscat se montra sur le seuil Jules Drean, crainte de surprise, était demeuré dans le grenier à foin. Bien lui en avait pris, comme on voit. Le matelot, en se rendant aux écuries, venait passer sa petite inspection de détail. Inquiet et tracassé comme il l'était depuis quelques temps il voulait tout surveiller par lui-même. Par la trappe ouverte du grenier, le docteur le voyait distinctement aller et venir; il donnait un coup d'œil aux bricoleurs, passait en revue les grelottiers, essayait la force des courroies, des sous-ventrières, le bien connu des boucles, tout y passait. L'œil diabolique de Jules Drean le suivait dans tous ses mouvements.

— Cherche, cherche, mon bonhomme, murmura-t-il entre ses dents, bien malin si tu trouves.

Et de fait le pauvre Jean Bouscat ne trouva rien.

L'omnibus, attelé de deux percheronnes, attendait devant le perron de la Flèche.

Les valises de Mme Martray venaient d'être placées sur la galerie. Félix Martray se tenait sur le perron. Son visage décomposé se crispait davantage encore de seconde en seconde. Il essayait distrairement d'un revers de la main les grosses gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues.

— Tiens-toi donc, à la fin, lui dit tout bas son cousin d'une voix sèche, les domestiques te regardent, chuchotent; ils vont dire que tu l'as empoisonné... Tiens-toi!

Mme Martray apparut à son tour sur le perron. Elle tenait Raoul par la main. Bouscat suivait. Félix Martray inclina la tête. Quelques sons inarticulés s'échappèrent de ses lèvres. Mme Martray ne répondit pas, passant devant lui, sans même l'honorer d'un regard. — Pour Jules Drean, il fit l'impression, ouvrit la portière, salua à diverses reprises, en accompagnant ses inclinaisons de tête de "au revoir, madame!" répétés.

Mme Alina Martray le regarda froidement lui, en disant d'une voix ferme: — Adieu! Monsieur!

A cet instant, leurs yeux se rencontrèrent et la jeune femme baissa les yeux. Un froid intense venait de lui glacer le cœur. Elle n'osa soutenir ce rayon maudit qui s'échappait des prunelles de Jules Drean. Comme si elle eût été coupable, pauvre créature, elle baissa la tête et monta précipitamment dans l'omnibus. D'un geste brutal, Jules Drean courut le docteur qui faisait encore l'impression, en disant à sa maîtresse:

— Montez, madame, ne craignez rien.

— Au revoir, madame! répéta une dernière fois l'être infâme.

Et cette fois encore, ces deux mots résonnèrent comme un glas funèbre dans le cœur de la jeune femme. A cet instant, Raoul fit une diversion. Il se mit à pousser de véritables cris de pitié. L'enfant entendait monter sur le siège en compagnie de Jean Bouscat. La mère voulait l'avoir à côté d'elle dans l'intérieur de la voiture. Mais elle finit par céder, comme deux fois lui avait répété:

Laissez-le moi madame avec moi il n'y a pas de danger.

— Oh! fit le cocher, non, il n'y a pas de danger, les bêtes sont si douces... on les conduirait avec un fil... jamais ça ne bronche.

Contrairement à leur habitude, elles avaient l'air singulièrement agitées, les deux percheronnes. Elles encaissaient, renelaient, grattant la terre du sabot.

Jean Bouscat en fit l'observation domestique.

— Qu'est-ce qu'il ont aujourd'hui, vos carcans?

— Carcans!... Carcans!... gromela l'autre, piqué au vif dans la personne de ses bêtes... Carcans! vous demande un peu... C'est n'est pas en bois, pour sûr...

L'animation des percheronnes faisait la joie de l'enfant.

L'enfant, malgré les injonctions répétées de Bouscat, s'obstinait à répéter:

"Hue les dadas! Hue donc!"

L'attelage était sorti de la Flèche. Il enfilait maintenant un grand trot une route traversière, entretenue avec soin, sans ornières, sans cahots. N'importe, Bouscat commençait à n'être pas tranquille. Les percheronnes dansaient, s'enlevaient, par violentes saccades, précipitant de plus en plus leur allure. Raoul était enchanté, il battait des mains. A une certaine distance, la route de Creil coupe à angle droit celle qui suivait la voiture. Les percheronnes ne voulaient point entendre raison. Elles ne répondaient plus ni au mors ni à la bride. Au lieu de tourner à angle droit, comme elles le devaient, comme le leur commandaient le cocher de la voix et de la bride, elles franchirent la route de Creil, la coupe, pour reprendre la route traversière.

— Ah! mais! ah! mais!... fit Jean Bouscat, qu'est-ce que ça veut dire...

— Elles sont folles, fit d'une voix entrecoupée le cocher, cramponné aux guides et faisant de vains efforts pour maintenir son attelage.

Les percheronnes étaient emballées, elles avaient pris le mors aux dents.

Mme Martray avait baissé l'une des glaces de devant.

En présence du péril, la mère avait retrouvé tout son sang-froid.

Bouscat!... cria-t-elle, vous me l'avez juré, sauvez Raoul!

Le brave Jean avait pris l'enfant dans ses bras. Il faisait de vains efforts en même temps pour s'emparer du corps de Mme Martray et l'attirer à lui, à travers le chassis.

— Raoul!... répétait la mère, sauvez!... sauvez Raoul!

Maintenant, le galop furieux de l'attelage atteignait une rapidité vertigineuse. Rien ne l'arrêtait plus. Le cocher tiraît sur les guides à les rompre.

Un cri épouvantable déchira l'air. Une seconde plus violente encore que les autres l'avait enlevé de son siège. Enveloppé, enchevêtré dans les guides, il était traîné le long de l'omnibus, sa tête ensanglantée heurtait contre les roues. Ses hurlements de douleur affolaient davantage encore les bêtes. Bientôt, il oessa de crier... il était mort. La voiture ne traînait plus après elle qu'un cadavre en lambeaux, des haillons sanglants!... La position de Jean Bouscat était horrible, il se cramponnait au siège. Il avait pris l'enfant entre ses genoux et le serrait comme dans un étou. Du bras qu'il avait de libre, il continuait toujours à vouloir faire sortir sa maîtresse par l'imposte!

L'attelage, sans frein désormais, bondissait d'un côté à l'autre de la route. Comment les deux bêtes rennèrent-elles, dans leur verser le véhicule, à pénétrer dans un champ de blé

fauché, en tournant court?.... Ce fut un miracle inexplicable. Une fois dans ce champ, l'attelage se précipita vers le cours de l'Oise avec une indescriptible fureur. Ce fut au tour de Bouscat de pousser un cri de terreur!... Il avait devant lui la rivière... et à gauche, la digue d'une écluse qui barrait l'eau à cet endroit. C'était la mort, pour tous, pour un mort horrible!

— Raoul! Raoul! répétait toujours la mère dont les forces se puisaient.

Les bêtes enlevèrent l'omnibus d'un dernier coup de collier, et tout alla rouler dans la rivière.

Un dernier cri: — Mon Dieu! mon enfant!

Les chevaux se débattaient, brisaient leurs liens, leurs traits. Et le courant, très violent à cette place, emportait ce pêle-mêle qui vint se fracasser contre le mûrier en granit.

DEUXIEME PARTIE

UNE OUVERTURE A PITHIVIERS

"Pithiviers! Cinq minutes d'arrêt!"

A ce cri, plusieurs fois répété par le conducteur du train repoussèrent des hurlements de malheureux tous en détresse. Puis un brouhaha extraordinaire se produisit; des voyageurs nombreux, encombrés de valises, d'étuis, de caisses à fusils, vêtus de la façon la plus bizarre, depuis celle du chasseur comique signé Grévin, jusqu'à la copie correcte de la dernière gravure de mode, sautèrent sur la voie et se précipitèrent en conrart vers les cages de fer ou gémirent leurs infortunés compagnons de chasse.

On était au 31 septembre de l'année 86, la chasse ouvrait le matin, et toute cette foule armée se préparait à se répandre, dès la prochaine aube, dans les plaines giboyeuses de cette partie du Loiret.

Un jeune homme élégamment vêtu d'un costume de voyage avait sauté des premiers sur la voie.

— Eh bien? parrain, viens tu, fit-il, en se retournant et en s'adressant à un homme d'un certain âge, qui descendait plus lentement que lui.

— C'est bon, c'est bon, répliqua le parrain d'une voix amicalement grondée, c'est bon, on n'a plus ses jambes de vingt ans, mais encore bon pied et bon œil, tu verras cela demain.

— D'abord, répliqua le jeune homme en se redressant, je vais avoir bientôt vingt-deux ans.

— Peuh! dans onze mois.

— Enfin je suis dans ma vingt deuxième année.

— Et moi dans ma cinquante-sixième!... et n'en suis pas plus fier. Mais nous discuterons de nos âges à une autre heure! Ton chien?

— Le jeune homme reçut des des mains d'un homme de peine un très beau pointer blanc et orange et se dirigea en compagnie de son parrain, vers la sortie.

Un conducteur, la casquette à la main, se tenait devant la porte, sur la casquette se lisait, en lettres d'argent: "Hôtel de la Poste." Le parrain lui adressa la parole:

— Deux places ont été retenues, omnibus et hôtel, pour M. Philip Fairbank et son neveu, M. Henry Sheldon.

— Oui, monsieur, répliqua poliment le conducteur, les deux places vous attendent et vos chambres sont prêtes.

Tandis que nos deux personnages traversent la salle de la gare, présentent-les bien vite au lecteur.

M. Philip Fairbank s'était donné cinquante-six ans; il portait la soixantaine. Les cheveux très gris, coupés en brosse, étaient plantés d'une façon irrégulière et il en était, ainsi de sa barbe rude et courte. Le teint parcheminé, couleur de brique, indiquait les longs voyages, sur terre et sur mer, ce qui s'expliquait tout naturellement. M. Philip Fairbank était Américain. Sur le côté droit du visage, signe distinctif, une grande entaille blanche partait du bas de la joue et allait se perdre dans les cheveux. M. Fairbank avait dû être, nombre d'années auparavant, terriblement blessé. Il parlait le français sans le moindre accent, et portait le costume simplement banal d'un bourgeois aisé.

En tous points charmant, son fils, Henry Sheldon. Grand, mince, élancé, il était ce qu'on est convenu d'appeler un très joli garçon et ne semblait nullement s'en apercevoir. Ses yeux étaient bleus, blonds ses cheveux, et de la même couleur sa barbe naissante et soyeuse. Dans son regard limpide et clair on lisait un cœur naïf, honnête, à la fois consciencieusement bon et courageux. Il entourait son parrain d'une prévenance et d'une attention quasi-filiales, ce qui semblait charmer au superlatif celui-ci.

Comme nos deux voyageurs demeuraient devant la porte de la gare, en attendant le moment de monter en omnibus, un grand break arrivait en retard à la grande a lare de deux demi-sang couverts d'écume.

Le gentleman assis sur le siège élevé, ne prit pas assez exactement sa mesure, car le sous-verge de l'attelage vint froler le chapeau d'Henry Sheldon et se cabra effrayé.

Le peu adroit sportsman crut devoir formuler une vague excuse à laquelle Henry répondit par un salut courtois signifiant qu'il n'y avait là qu'une vtielle. Mais le nouveau venu s'arrêta au milieu de sa phrase... Ses yeux devinrent fixes, ses lèvres se contractèrent, et son visage se couvrit subitement d'une pâleur mortelle. En même temps, un mouvement nerveux imprima une pression irraisonnée aux mors des deux bêtes qui se mirent à danser et à sauter, tant et si bien que son conducteur dut prendre du champ et leur faire exécuter un tour au trot, avant de pouvoir obtenir leur tranquillité.

M. Fairbank ne s'était point préoccupé du nouvel arrivant; les chevaux avec leurs fringantes courbrettes, ayant seuls attirés ses regards.

— Tu ne fais jamais attention, dit-il d'une voix paternelle à Henry tu as même failli te faire écraser.

— Tu vois des accidents partout. Je ne suis pourtant ni un enfant, ni une petite fille... Et puis, je te conseille d'en parler, le jeune homme riait, en répondant à son parrain, tu es prudent toi!... tu fais attention à ta personne!...

Le conducteur du break, tout en calmant et en posant ses bêtes, ne perdait point de vue M. Fairbank et son fils. Il venait à la rencontre d'un groupe de chasseurs, qui l'interpelaient de tous côtés à la fois, et préoccupé comme il l'était, il leur répondait avec une nerveuse impatience. Son calme ne lui revint que lorsqu'il eut vu l'omnibus de l'hôtel de la Poste partir au grand trot. Alors, il pressa ses compagnons fit charger leurs colis, leurs chiens avec vitesse, en homme excessivement pressé, et touchant les bêtes, les lança à toute bride sur la route de Mallesherbes. Le break se perdit bientôt dans un tourbillon de poussière dorée.

Revenons maintenant à M. Fairbank et à Henry Sheldon. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel de la Poste, les abords en étaient littéralement encombrés par des véhicules de toutes les formes et de toutes les espèces.

L'excellent Moreau, le maître d'hôtel, aidé par son aimable femme, répondait à tout et à tous, en voyant arriver l'omnibus il s'était avancé pour recevoir les nouveaux voyageurs.

M. Fairbank s'était nommé en mettant pied à terre.

— Parfaitement, fit aussitôt le maître d'hôtel, j'ai reçu votre dépêche, il y a huit jours. Je vous ai réservé le no. 4, vous y serez très bien. Je vais vous conduire moi-même.

— Ne vous dérangez pas, répliqua obligamment l'Américain. Vous êtes très occupé, vous devez à vos chiens... Un domestique nous conduira parfaitement à notre no. 4. Une chambre à deux lits, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, ainsi que vous me l'avez spécialement recommandé.

Suivis de l'une des servantes de l'hôtel, M. Fairbank et Henry monterent au premier étage. Tout était confortable, d'une irréprochable propreté, et bien tenu. En quelques minutes le parrain et son fils eurent terminé les ablutions indispensables, pour faire disparaître la poussière et les escarilles du voyage.

— Et maintenant, fit le jeune

homme, allons voir la ville.... Je ne connais pas Pithiviers... — Ni moi non plus, répliqua M. Fairbank, et je n'y serais certainement jamais venu, sans un certain jeune homme de ma connaissance....

Tout en parlant, M. Fairbank et son fils étaient sortis de Pithiviers par le faubourg du Gâtinais et descendant un raidillon assez abrupt, avaient atteint une double rangée de saules et de peupliers, entre lesquels coulait doucement une petite rivière, nommée l'Écluse, claire et limpide. Ce lieu désert, plein de charme, invitait les promeneurs à s'asseoir. M. Fairbank indiqua un banc placé non loin du bord de la rivière.

— Tiens, dit-il, nous n'avons rien à faire avant le dîner, autant maintenant que plus tard voyons mon cher Henry, tu avais pris l'habitude de me dire toute ta pensée, et depuis quelque temps, tu me caches quelque chose.

— Diable, murmura Henry entre ses dents, nous y voilà.

— Voudrais-tu me dire, poursuivit M. Fairbank, pourquoi tu m'as amené ici?

— Mais pour ouvrir la chasse.

— Puisque tu fais, pour la première fois de ta vie, une explication, c'est moi qui vais parler, alors... Peux-tu me dire pourquoi, parmi toutes les invitations de chasse, tu as choisi Pithiviers?

— Parce que l'on n'a dit qu'à dans les plaines du Loiret il y avait beaucoup de gibier?

— M. Fairbank, pour la première fois de sa vie peut-être, prit avec l'être qui lui était si cher, un ton sérieux.

— Tu ne me dis pas la vérité, Henry, et c'est mal. Je vais répondre pour toi alors... Tu as choisi Pithiviers, ou plutôt la Chabotière, la propriété de M. le marquis de Monthéant et de sa famille, où nous serons installés demain dès la première heure, parce que tu es certain d'y rencontrer une jeune fille... Mlle Laura de Valverde, jeune créole, très jolie....

Henry Sheldon arrêta M. Fairbank d'un geste.

— Eh bien! C'est vrai! pour la première fois de ma vie je suis amoureux, amoureux fou.... Mais pourquoi me contrarier?... Pourquoi me faire de la peine!... Ce n'est pas de ma faute... J'ai essayé de lutter... Je n'ai pas pu.... A quoi me conduira cet amour!... A être malheureux.

Le parrain, à ce mot, eut un mouvement nerveux, il tressaillait sur son banc.

— Malheureux! as-tu dit. Pourquoi être malheureux... Mais je ne veux pas que tu sois malheureux.... Je te veux gai et souriant, au contraire....

— Le comte Valverde, qui a des propriétés immenses dans l'Amérique du Sud, ne me donnera jamais sa fille.... Je me nomme Sheldon tout court. Et je n'ai pas de fortune.

— Tu as d'abord la mienne... plus tard, tu seras très riche... La véritable objection, je le répète, c'est que tu es bien jeune pour te marier.... et que.... nous avons autre chose à faire pour l'instant en France.

Henry releva brusquement la tête.

— Autre chose!... Mais quoi donc, parrain?

— Tu sauras cela à son heure.... Ne me questionne jamais mon cher enfant... Crois-tu que je t'aime plus que tout au monde? Oui, n'est-ce pas, la chose ne fait pas un doute. Dès lors... repose-toi sur moi.... Mais ne nous éloignons pas de notre sujet.... Te voilà donc amoureux?

— Oui, répliqua Henry à mi-voix, et de toutes mes forces, je ne t'en ai point parlé, parce que je pressentais ce qui m'arrive aujourd'hui. Je devinais bien que tu allais le blâmer.

— Je ne blâme point.... Je regrette.... Voilà tout.... Ainsi tu es amoureux.... Te voilà attaché pour jamais à Mlle Laura de Valverde, et tu es bien capable de planter là ton vieux.... Fairbank et de partir pour l'Amérique du Sud avec elle.

— Tu sais bien que je ne te quitterai jamais, fit Henry, seulement, pour la retrouver, j'irai jusqu'au bout du monde, et, termina-t-il en accompagnant ses paroles d'un charmant sourire, tu viendrais avec moi.

— Oui, toujours avec moi.... Je le sais bien. M. Fairbank ne cherchait point à dissimuler l'émotion qui le gagnait. Tu ne veux jamais me laisser derrière.... Et je te demande un peu, par exemple, aujourd'hui même, cette idée d'amener un vieux bonhomme, un sauvage, un yankee, comme on dit dans le grand monde.... La Chabotière, chez M. le marquis de Monthéant.... Je vais faire là une jolie figure?....

— Tu seras très bien, et tout le monde te trouvera charmant.... Mlle Laura t'aime déjà....

— Tu lui as parlé de moi?

— Je le crois bien, et toutes les fois que je la vois, que je danse avec elle, elle me demande de tes nouvelles.... Il y eut un silence au bout duquel Henry reprit:

(à continuer.)

ENCORE UNE FOIS

XXXX

Nous prenons occasion d'annoncer au Public Acheur que nous sommes en position de vendre nos marchandises à meilleur marché et à des conditions plus favorables que n'importe qui que ce soit.

Nous avons en mains et vendons à très bas prix, les articles suivants:

M-lasse (Barbado) à 35 cts, le gallon.

Le meilleur Thé à 27cts la lb.

Nous en avons à meilleur marché qui est aussi considéré comme étant d'une bonne qualité.

INDIENNE! INDIENNE!

Une grande quantité d'indienne que nous vendons à moitié prix.

BOTTES ET SOULIERS.

Nous avons de la chaussure pour satisfaire tous les goûts. Nous vous assurons que tous les vendons à prix très réduits.

Nous ne sommes pas dans une grande ville et ne sommes pas obligés de payer pour l'éclairage, etc. Nous payons peu de taxes, c'est pourquoi nous pouvons vendre nos marchandises de 10 à 25 p.c. au-dessous de ce que les autres.

ENEZ NOUS VOIR J. B. POIRIER

APPRENTI

Nous avons besoin d'un jeune homme de pas moins de 15 ans, pour apprendre le métier de ferblantier. Nous voulons un jeune homme intelligent et de bonne volonté.

A. J. Bernard Tignish, 28 août 1895

Advertisement for RIPAN TABLETS, featuring a circular logo and text describing the medicine's benefits for various ailments.

Advertisement for PATENTS, CAVEATS, TRADE MARKS, and COPYRIGHTS, listing services and contact information for a patent attorney.